



lac de M'Bout, vers la zone de Moybrack. Bien qu'il n'y ait pas ici d'eaux salées, on considère que les pâturages présents peuvent contrer le pica, on parle donc de la cure salée de Moybrack. La zone est fréquentée à partir de juillet par les ovins qui restent jusqu'au mois d'octobre. Les bovins arrivent en août et restent au moins jusqu'au début de la saison froide, parfois ils attendent ici la saison sèche. Ces pâturages sont fréquentés aussi par les troupeaux sénégalais qui traversent le fleuve Sénégal à Wouro Bocar et Garli. **Au Guidimakha**, la transhumance d'hivernage est essentiellement pratiquée par les éleveurs originaires des régions plus septentrionales et qui se sont installés ici au moment de la sécheresse (cette zone représentait à l'époque le point d'arrivée de leur transhumance de soudure). Il s'agit par ailleurs de pasteurs qui ne pratiquent pas (ou peu) l'agriculture. C'est le cas, par exemple, des Peulhs Foulbé Djeri, éleveurs de bovins. Originaires de la *moughataa* de Barkewol, ils résident aujourd'hui le long du Karakoro (Louboyre, Doubel, ... et quelques autres villages). Chaque année, les jeunes bergers célibataires conduisent leur cheptel dans la commune de Barkewol où les liens avec la famille sont encore très forts (ce qui assure la possibilité d'accès aux ressources). Ces éleveurs considèrent que cette transhumance leur permet de profiter davantage de l'hivernage « qui remonte vers le nord » et de certains pâturages particulièrement prisés. Ils évoquent aussi la difficulté de surveiller les animaux dans des espaces très densément cultivés. Il s'agit par ailleurs d'éleveurs ayant des troupeaux conséquents. Cette transhumance démarre en septembre et dure environ deux mois ; en novembre, les bergers rentrent au village, pour repartir au mois de mars vers le sud. L'exemple de Foulbé Djeri montre l'importance des différents éléments dans le choix des par-

cours : typologie et taille du cheptel (seulement ceux qui ont des gros troupeaux pratiquent cette transhumance d'hivernage), caractéristiques de l'espace de résidence (densément cultivé et potentiellement conflictuel), attaches familiales et par là droits d'accès aux ressources, disponibilités de main-d'œuvre.

Dans le Gorgol et le Guidimakha, on peut enfin identifier **des mouvements en provenance de l'Assaba**. Ces déplacements sont essentiellement dus aux troupeaux de camelins et d'ovins qui descendent vers le sud, dès le mois d'octobre. Les troupeaux suivent les principaux oueds à la recherche de plantes vertes. Celles-ci sont disponibles jusqu'au mois de février. A partir du mois de mars, les mouvements deviennent plus erratiques.

Certains remontent un peu vers le nord, dans des zones *rgueiba* (terre blanche) de la *moughataa* d'Ould Yenge. D'autres stationnent dans l'Aft ou le long du fleuve Sénégal. Ils dépassent rarement la frontière mauritanienne. Avec l'arrivée de la pluie, les troupeaux prennent le chemin du retour, sur les mêmes tracés, en profitant du bourgeonnement des plantes. Le point d'arrivée est parfois l'Aouker avec ses pâturages d'hivernage.

Conversations à Niorodel et Mboul

Le samedi est le meilleur jour pour partir. Quand il est bien choisi, il assure la réussite totale ; mais, quand il n'est pas bien choisi, ... c'est l'échec total. Ainsi, les jours de départ les plus fréquents sont le lundi et le jeudi, jours favorables, mais moins risqués. Quoi qu'il en soit, on ne part jamais un mercredi impair, ni le dernier mercredi du mois. Avant de partir il faut vacciner le cheptel et se procurer le certificat de vaccination. Validé par le hakem, il devra être présenté aux autorités maliennes une fois passée la frontière. Pour le Sénégal, c'est un peu plus compliqué. Il faut partir à Ourosogui et présenter le certificat de vaccination aux services de l'élevage. Une fois s'être acquitté d'une somme selon la taille du troupeau, on peut obtenir du préfet l'autorisation d'entrée au Sénégal. Mais avant de se mettre en route, il faut rassembler ce qui sera nécessaire pour le voyage : pelle, puisette, bâches pour se réparer de la pluie et construire les huttes sur les campements (souvent cousues à partir des sacs de 50 kg, légers et résistants), bidons en plastique pour l'eau, couscous séché, riz, sucre, thé, huile, arachides, et de l'argent. Depuis plusieurs années, les femmes ne participent plus à la transhumance. Ce sont en général les hommes entre 10 et 50 ans qui partent. La conduite du troupeau est réservée aux plus jeunes, tandis que les plus âgés s'occupent de l'organisation, des contacts avec les autorités des zones traversées, de la résolution des conflits et des négociations. On voyage le matin, les bagages sont transportés par les ânes. Pendant la journée, on s'arrête à côté des points d'eau pour abreuver les animaux ; tandis que la nuit, les haltes se font toujours près des pâturages. Le plus âgé devance les autres pour inspecter le terrain et vérifier les pistes et l'état des points d'eau et des pâturages. C'est lui qui décide s'il faut s'arrêter ou continuer. On s'arrête là où les ressources sont abondantes et de qualité, mais aussi parfois parce que les animaux sont fatigués. Pour des courts séjours, on peut accéder à l'eau gratuitement ; quand on reste longtemps, il faut creuser son propre puisard. Au Sénégal et au Mali, l'eau est souvent payante et il faut demander l'autorisation pour creuser, parfois on nous la refuse. En Mauritanie, nous n'avons pas besoin d'autorisation, mais s'il y a un village à côté, il est bien de le prévenir. Au retour il n'y a pas de festivités, mais on égorge un mouton pour remercier Dieu.